

Jacques Cortès
Professeur émérite de Sciences du langage et Didactologie des langues-cultures
Président fondateur du GERFLINT



L'écriture : clé de voûte de toute formation universitaire¹

*Un plan pour acquérir des idées n'est profitable que s'il nous incite à l'abandonner (...),
S'accrocher avec rigueur à un plan de recherche d'idées constitue une anesthésie pour l'intuition*

Jorge Wagensberg²

Une revue est un objet intellectuel imprimé précisément chargé de suivre, au fil de ses numéros, ce qu'Edgar Morin appelle « l'impermanence du monde ». C'est donc sur le terrain de l'écrit qu'il m'a semblé utile de proposer le texte de cette préface. Mon propos sera à la fois désabusé et enthousiaste car il me semble que, si nous n'avons pas vraiment lieu de tresser des couronnes de lauriers à l'enseignement de l'écrit universitaire, nous pouvons espérer que, peu à peu, on prendra en compte l'idée incontournable que, pour former un bon chercheur, il faut considérer l'écrit scientifique comme la clé de voûte de toute formation scientifique.

L'écrit, un enseignement occulté

Très paradoxalement dans un lieu où elle est d'essence sacrée, il n'existe aucune formation à l'écriture digne de ce nom dans l'enseignement supérieur, quel que soit le pays considéré. Même constat, du reste, pour la lecture oralisée, la diction, la prise de parole spontanée et même l'exposé (pourtant assez pratiqué, mais de façon tout à fait superficielle). En fait, le chercheur ne peut vraiment compter que sur lui-même pour améliorer le niveau de ses performances, car, s'il est nourri d'un savoir copieux et même parfois surabondant, on ne mise guère sur le savoir-faire qui, pratiquement, devrait compléter sa formation scientifique.

L'occultation de la pédagogie dans le supérieur tient d'évidence en grande partie à la brièveté du temps accordé officiellement à chaque enseignant pour traiter le programme semestriel global dont il a la responsabilité. Mais à cela s'ajoute corollairement - bien que les collègues concernés s'en défendent régulièrement - le désintérêt affecté dans le « supérieur » à l'égard de tout comportement pédagogique considéré certainement comme une spécialité, mais subalterne, des premier et deuxième cycles.

Un étudiant, en principe, est un individu ayant franchi et largement dépassé les quatre stades piagétiens de l'éducation jusqu'à celui des « opérations formelles » et l'enseignant

du supérieur pense, dès lors, avoir les plus solides raisons de ne se consacrer qu'aux contenus conceptuels de son domaine de spécialité. Comme par ailleurs il considère qu'il est de la responsabilité propre de l'étudiant de s'auto-former à cet égard, il borne souvent son intervention pédagogique à un monologue magistral (qui peut être de très haute tenue) diffusé par microphone (en cas de cohue) dans un vaste amphithéâtre où l'étudiant n'a d'autre tâche que d'écouter et de noter ce qu'il entend et croit comprendre³. Disons-le sans ambages : la formation à l'écriture est occultée, même si certains font l'effort méritoire de ne pas entièrement oublier la fonction d'élève qu'ils doivent exercer, quel que soit leur grade, d'abord comme **chercheurs** certainement (statut noble) mais aussi comme **enseignants**.

Écrire et être publié : « l'essai entre le coup de pinceau et le verbe »⁴

Un article de revue publié est la résultante sanctuarisée (*scripta manent*) et sacralisée (par son statut non scolaire) d'acquis obtenus au terme d'une longue et laborieuse initiation personnelle (complémentaire de la formation universitaire suivie). Sa visée peut être simplement de faire l'état d'une question en se risquant à clarifier objectivement les termes d'un débat en cours, mais il est possible et souhaitable aussi que la neutralité cède la place à la polémique et que l'article propose une vraie problématique contradictoire.

L'écrit, ou plutôt les écrits en fait, n'ont donc pour fonction majeure, ni de redire fidèlement et benoîtement ce qu'on a entendu ou lu quelque part, ni de baliser simplement sa propre trajectoire de recherche (encore que savoir d'où l'on vient, où l'on est et où l'on va est le plus excellent mais illusoire statut qu'on puisse brigner), mais surtout de **comprendre et d'expliquer l'impermanence du monde dans le cadre d'un essai à la fois philosophique et scientifique**. La science, dès lors - et c'est là un fait bien connu ces temps-ci - est d'évidence condamnée à l'inachèvement perpétuel⁵. Parvenir à un tel constat pour un chercheur, c'est déjà faire un grand pas dans la bonne direction, notamment celle qui le délivrera de son statut scolaire pour l'amener à prendre personnellement position envers et contre tous les types de dogmatisme qui le nourrissent spirituellement jusqu'ici.

Tout acte d'écriture doit être compris à la fois comme fondamental pour la formation à la recherche, mais aussi comme limité historiquement à une durée de vie variable. Les théories naissent et disparaissent en laissant des traces plus ou moins profondes. Sans formation à l'écriture et à la dialogique⁶, donc à une large et permanente confrontation des idées, la recherche universitaire court le risque de rester au niveau le plus élémentaire de la connaissance : celui qui, de dissertation en mémoire ou thèse, ne dépasse que rarement les murs du campus universitaire. Il faut sortir par le haut de cette littérature grise⁷ foncièrement scolaire donc enrichir l'ambition d'une carrière d'une dose suffisante de subversion.

Un chercheur est d'abord et avant tout un lecteur critique qui doit se tenir informé personnellement des travaux les plus récents concernant son champ d'intérêt. Mais il doit être aussi un auteur ayant le désir et les moyens de s'exprimer dans des revues ou des collections respectant les standards scientifiques internationaux d'édition et de diffusion. Respecter les usages et l'orthodoxie universitaires est une voie de sagesse à suivre un certain temps, notamment jusqu'à cette limite de réitération où ils s'enlisent

dans le prêt-à-penser. Toute avancée de « la connaissance de la connaissance »⁸ ne peut être qu'en délicatesse avec l'orthodoxie. Depuis Socrate, au moins, cette vérité n'est un secret pour personne.

Conséquence politique : notre époque est gouvernée par le concept de globalisation, (ou de mondialisation) qui, très paradoxalement, en arrive à faire ignorer les interactions et rétroactions nécessaires entre le local et le global. Cela provient d'évidence d'une vision purement économique et pratico-pratique du monde consistant à méconnaître la complexité inhérente au concept même de globalité pour n'en retenir, stratégiquement, que des conséquences simplistes. Partant du principe que ce qui vaut pour Washington ne peut qu'être bon pour Paris, Berlin, Rome Alger, Bucarest, Beyrouth, Madrid ou Buenos Aires, on en arrive assez facilement à l'idée destructrice que l'humanité contemporaine a besoin d'un monolinguisme estimé nécessaire et même incontournable pour tout ce qui concerne l'aspect « véhiculaire⁹ » des transactions et négociations internationales. Les peuples autres qu'anglophones n'auraient donc d'autre droit que de conserver la part vernaculaire¹⁰ de leur langue maternelle désormais réduite au seul code restreint¹¹ des relations intimes. La conséquence de cette restriction est immédiate : les interactions et rétroactions constantes du local dans le global deviennent ingérables et le chaos se développe rapidement comme un processus de plus en plus accepté et subi dès lors que les gourous du « Marché » international font de cette catastrophe culturelle qu'est la mort ou la relégation des langues, l'incontournable grandeur et servitude de la modernité.

La construction d'une carrière scientifique, redisons-le, impose à l'étudiant un travail personnel considérable d'*audition* (cours magistraux, séminaires, conférences), de *lectures* (complémentaires des contenus de formation reçus), de *réflexion personnelle*, d'*échanges transversaux et verticaux* (pairs, enseignant), d'*assistance à des rencontres prestigieuses* (tables rondes, colloques, congrès de toutes dimensions) et, pour arrêter un peu abruptement cette liste, de *comparaison critique de théories, ouvrages et méthodes de travail* dans une perspective moderne d'*interdisciplinarité*¹² que la tradition n'a pas encore bien intériorisée¹³. Tout cet ensemble forme un tout complexe auquel il convient d'ajouter un certain nombre de critères de personnalité, de caractère et d'environnement en évolution rapide, rassemblant les pré-requis de cette tentative suprême d'expression élaborée qu'est l'*acte d'écriture*. Disons-le sans détour : **cet acte est la clé de voûte de toute formation scientifique**. Simplifions un peu les choses en réduisant cette dernière à ses deux orientations officielles majeures :

- **Formation scientifique certificative** : affrontement d'une épreuve (dissertation, commentaire, mémoire ou thèse) permettant d'obtenir un diplôme à dominante écrite pour l'obtention d'un « brevet » officiel de compétence (L.M.D) ou même d'un poste stable rémunéré dans le système éducatif d'un pays;

- **Formation scientifique de notoriété** : essai (nécessaire mais rare) d'intervention personnelle dans le débat scientifique contemporain, *via* une publication officielle reconnue (revue ou collection). Il s'agit cette fois de marquer sa place non plus comme étudiant ou comme postulant à une fonction, mais comme spécialiste d'un domaine envisagé à partir d'une thématique choisie, enrichie d'une hypothèse qui est à sa manière une nouvelle synthèse opératoire¹⁴. Dans le meilleur des cas, on s'efforce, non plus simplement de reproduire le discours existant (doxa) au moment où l'on écrit (attitude suiviste de pure érudition¹⁵), mais d'en découvrir, avec les qualités et les mérites, les incertitudes et même les insuffisances, en vue de l'établissement

d'une problématique de dépassement. Un tel discours, polémique, rationnel et plus ou moins subversif, est très exactement celui que conseillait fortement Gaston Bachelard¹⁶, le plus redoutable et poétique polémiste et épistémologue des années 30 du siècle précédent.

La première conclusion susceptible d'être tirée de ces prémisses est double :

Il est d'évidence nécessaire de compléter la formation scientifique des chercheurs (quelle que soit leur discipline) à une parfaite maîtrise de l'acte d'écriture. Cette nécessité est certainement admise mais il est notoire qu'elle n'est pas vraiment prise en compte au niveau épistémologique global de complexité, de technicité, d'esthétique et même d'éthique que devrait viser tout système éducatif cohérent.

Si l'on accepte l'exigence de formation ainsi définie, il ne fait plus aucun doute que des moyens éditoriaux à la fois diversifiés, performants et systématiques, doivent être mis en place pour :

- stimuler la créativité et le professionnalisme communicatifs des chercheurs,
- enrichir leur compétence
- diversifier les trajectoires d'échanges scientifiques,
- constituer un authentique et important réseau de concertation et de coopération internationales.
- Mettre à leur disposition une banque mondiale de données constamment enrichie et renouvelée.
- Les faire enfin émerger de l'adolescence et des comportements de « bons élèves » pour devenir des interlocuteurs valables sur le plan scientifique.

En bref, il faut créer, mettre en route et gérer des moyens techniques diversifiés (i.e. éclectiques, objectifs, réalistes, et rationnels) pour dynamiser un réseau efficace conciliant une double exigence :

- d'une part, appréhender **localement**, c'est-à-dire à l'échelle humaine d'un pays, la complexité des situations susceptibles de donner lieu à débats dialogiques donc contradictoires ;
- d'autre part, faire face à l'échelle des défis qui se posent **globalement** au niveau planétaire ;

Un tel réseau est donc inspiré par l'éthique de la « Terre-Patrie » d'Edgar Morin¹⁷ envisagée comme un Tout dont la multiplicité des Parties devront être et seront constamment solidaires et interactives.

Je souhaite une très bonne rentrée à toute l'équipe de *Synergies Algérie* et je salue très amicalement Madame Claude Cortier, nommée à d'importantes fonctions au Maroc, pour son aide généreuse et son amitié tout au long des quatre années qui viennent de s'écouler.

Notes

¹ Le texte de cette préface concerne toutes les revues du GERFLINT. Il a été diffusé également, avec quelques retouches dans le numéro 1 de la revue *Synergies Argentine* dirigée par Ana Maria Gentile

² Jorge Wagensberg Lubinski est un physicien catalan contemporain. Ce texte a été cité par Edgar Morin dans *Eduquer pour l'ère planétaire*, Balland, 2003, pp.13 et 14)

³ A noter toutefois que l'idéal oratoire de l'enseignant n'est pas la règle. Le sommet de toutes les aberrations est atteint dans les cours diffusés dans certaines disciplines très spécialisées. En première année de médecine, par exemple, 7 ou 800 jeunes bacheliers entassés sur des bancs, écoutent, pendant 4 heures consécutives, des discours successifs abscons sur des questions entièrement nouvelles pour eux. Discours d'autant plus inutiles qu'ils n'ont d'autre fonction que d'éliminer rapidement 600 candidats sur la base de QCM n'impliquant d'autre

QI qu'une mémoire brute. Aucun travail réel de réflexion, aucune activité d'écrit élaboré, aucune pédagogie, aucun échange verbal. Pure méthode de l'entonnoir déjà moquée par Rabelais. On condamne, de façon parfaitement légal, des jeunes gens souvent motivés et brillants, à perdre une ou deux années de leur vie pour rien. Absence de scrupules, gaspillage de jeunesse, inconscience. Deux ans plus tard, toute motivation tarie, les jeunes gens en question tentent de se relancer dans une autre voie.

⁴ Ce fragment de phrase d'Edgar Morin (dans *Eduquer pour l'ère planétaire*, Balland, 2003, p. 19) situe l'essai entre Montaigne « qui s'avouait incapable de définir l'être, si ce n'est seulement de » peindre son passage », et Baudelaire qui voyait en l'essai « le meilleur mode d'expression pour saisir l'esprit de son temps, puisqu'il se tient à égale distance de la poésie et du traité ». Ce qui nous convie à définir l'écriture scientifique comme une forme unique, une démarche ouverte, en perpétuel devenir, « à la recherche de tout de qui lui échappe ». Bachelard et Morin.

⁵ « (...) Il est nécessaire qu'on tienne compte, dans le domaine de l'éducation et de l'apprentissage, de la conscience de l'inachèvement. Pour que toute œuvre ou projet, au lieu de masquer ses limites les souligne ; cela ne veut pas dire qu'on relâche la discipline intellectuelle, mais qu'on inverse son sens en la vouant à la réalisation de l'œuvre dans l'inachèvement. L'achèvement d'une œuvre complexe doit non dissimuler son inachèvement, mais le révéler ». Edgar Morin in *Eduquer pour l'ère planétaire*, op.cit, p.52.

⁶ Le concept de dialogique désigne une « Unité complexe entre deux logiques, entités ou instances complémentaires, concurrentes et antagonistes qui se nourrissent l'une de l'autre, mais aussi s'opposent ou se combattent. Chez Hegel, les contradictions trouvent leur solution, se dépassent et se suppriment dans une unité supérieure. Dans la dialogique, les antagonismes demeurent et sont constitutifs des entités ou phénomènes complexes ». Edgar Morin, *La Méthode 5. L'Humanité de l'humanité*, Seuil, Paris 2001, pp. 347-348.

⁷ Qualification péjorative désignant tous les travaux non édités qui prennent la poussière dans les bureaux des directeurs de recherches.

⁸ C'est là le titre même du tome 3 de *La Méthode* d'Edgar Morin.

⁹ Langue souvent simplifiée servant de moyen de communication entre populations de langues différentes

¹⁰ Langue locale communément parlée au sein d'une communauté

¹¹ Code familial, selon Basil Bernstein, de communication quotidienne. S'oppose au Code élaboré.

¹² L'interdisciplinarité désigne les échanges et les interactions entre disciplines permettant un enrichissement et une fécondation mutuels. Dictionnaire de Didactique du français, Jean-Pierre Cuq dir.

¹³ Cela est si vrai que les instances d'évaluation nationale de la recherche, en France, sont toujours rigoureusement monodisciplinaires.

¹⁴ Cf. Gaston Bachelard in *Le nouvel esprit scientifique*, PUF 12^e edit . 1973, p. 10 : « Le temps des hypothèses décousues et mobiles est passé, comme est passé le temps des expériences isolées et curieuses. Désormais, l'hypothèse est synthèse ».

¹⁵ L'érudition n'est pas condamnable. Une bonne synthèse des acquis (toujours provisoires et approximatifs) d'une science est même une exigence incontournable. Ce qui est inacceptable, c'est le suivisme béat. Un article scientifique, comme l'indique la note suivante, doit concilier tout à la fois la considération due au devancier et la polémique (donc une certaine forme de subversion) sous la seule réserve qu'il ne s'agisse pas d'une agression au coin d'un bois mais d'un dialogisme constructif. Pour avancer, la science doit « dépasser ». Bachelard ne dit rien d'autre mais il ajoute simplement ceci : toute polémique doit rester de bout en bout « courtoise » car « tout processus scientifique est un processus de rectification infinie » dès lors qu'est admise l'idée que toute évidence première est approximation, donc source d'erreur.

¹⁶ Il est utile de rappeler ici un passage célèbre du *Nouvel Esprit scientifique*, PUF, 1934, p.16 : « L'observation scientifique est toujours une observation polémique ; elle confirme ou infirme une thèse antérieure, un schéma préalable, un plan d'observation ; elle montre en démontrant ; elle hiérarchise les apparences, elle transcende l'immédiat ; elle reconstruit le réel après avoir reconstruit ses schémas ». Ce qu'indique en filigrane cette citation, c'est que la connaissance scientifique s'appuie solidement sur un patrimoine d'observations et de conclusions aussi disponibles et utiles que fragiles et contestables, qui doivent donc être constamment reconsidérées, reconstruites, remises en jeu dans un mouvement perpétuel d'adaptation à l'impermanence du monde. D'une certaine manière, donc, diachroniquement, la pensée scientifique est constamment en état d'inachèvement. A noter que quelques pages plus haut, GB confirmait notre propos en disant que désormais, dans la science moderne, « l'hypothèse est synthèse (p.10) ». Comme *la mer* de Valéry, une hypothèse est donc « toujours recommencée ».

¹⁷ *Terre-Patrie*, Ouvrage d'Edgar Morin publié au Seuil en 1993, en collaboration avec Anne-Brigitte Kern.